

En guise de conclusion : « Une archéologie du même et de l'autre »

CORINNE BONNET (UNIVERSITÉ TOULOUSE – JEAN JAURÈS)

AU TERME D'UN VOLUME RICHE DE VINGT CONTRIBUTIONS couvrant un ample arc chronologique et un espace géoculturel aussi vaste et diversifié que l'Afrique du Nord, conclure est une gageure. Mon ambition sera donc simplement de souligner quelques enjeux et enseignements saillants de l'historiographie placée au cœur de cette entreprise collective. Pour ce faire, j'emprunte à Jocelyne Dakhlia une expression qui me semble suggérer élégamment les défis de celles et ceux qui scrutent et analysent, dans ce volume et ailleurs, les façons d'écrire l'histoire des religions de l'Afrique du Nord.

En emboîtant le pas à Michel Foucault, on peut affirmer d'emblée que c'est dans une perspective d'archéologie des savoirs et des pratiques que ce livre a été pensé et élaboré. L'archéologie des savoirs s'attache en effet à reconstituer et comprendre les processus par lesquels les connaissances et les disciplines qui les produisent sont façonnées au fil du temps par des hommes et des institutions, dans un rapport constant et dialectique avec plusieurs contextes : le présent de l'enquête et de l'écriture, avec ce qu'il recèle de contraintes et d'opportunités, avec sa part de continuité et de rupture, d'une part, le passé, en l'occurrence antique, que l'on s'efforce de reconstituer, en deux ou trois dimensions, tout en sachant qu'il nous échappe largement. Les strates successives qui composent, dans la longue durée qui va du Moyen Âge au XXI^e siècle, les savoirs relatifs aux religions antiques de l'Afrique du Nord – religions polythéistes ou monothéismes chrétien et juif, avant l'arrivée de l'Islam – reflètent, sans jamais y adhérer parfaitement, les aléas de l'Histoire : le devenir des nations, des peuples, des empires, mais aussi les méandres des histoires personnelles, des trajectoires individuelles et collectives, les transformations que connaît ce que l'on pourrait appeler le paysage de la science. Se pencher, dans un mouvement réflexif et critique, sur l'écriture de l'histoire des religions antiques de l'Afrique du Nord est une opération salutaire et complexe à la fois. Elle nécessite une double lucidité sur les enjeux du passé et du présent ; c'est pourquoi l'archéologie des savoirs sollicite une multitude de sources et appelle une pluralité d'angles de vue ; on y exploite les archives de savants, les correspondances, les publications, les journaux de voyages, les plans, dessins et photos, les rapports de fouilles, etc. ; on y interroge les pratiques savantes, la matérialité des savoirs, les lieux et les cadres dans lesquels ceux-ci s'élaborent, les hommes et les femmes qui ont laissé une trace durable de leurs activités. Ce déploiement

d'énergies, de compétences, de points de vue est d'autant plus indispensable lorsque, comme c'est le cas ici, l'espace-temps envisagé est ample. L'Afrique du Nord est un territoire majeur des Sciences de l'Antiquité, hier comme aujourd'hui ; les religions qui s'y sont pratiquées sont nombreuses et variées. Seule une entreprise collective pouvait répondre à une telle ambition.

L'archéologie « du même et de l'autre », c'est celle de l'Afrique qui s'est émancipée de l'Europe et d'une certaine emprise de son discours scientifique ; c'est aussi un cheminement historiographique qui a permis la redécouverte d'une Afrique multiculturelle et multireligieuse, par-delà les fastes de l'Afrique chrétienne des premiers siècles de notre ère. Semblables et différents, Berbères, Puniqes, Romains, Grecs, Juifs, Vandales, Musulmans, etc. ont tous contribué à façonner l'histoire de l'Afrique du Nord. Pour comprendre l'apport de chacune de ces composantes et appréhender la manière dont les historiens leur ont assigné une place, un rôle, une trace, il était indispensable de repartir du terrain, de la découverte de temples et de stèles, de fortifications et d'habitats, de l'archéologie des archéologues qui portent à la lumière des vestiges qu'ils s'efforcent d'interpréter. Il fallait aussi se plonger dans les archives des musées, des universités, des individus, suivre leurs voyages et étudier leur correspondance, apprécier les biais qui caractérisent leurs modes de pensée et leurs discours. Les divers chapitres qui composent ce volume racontent ainsi une extraordinaire saison de l'histoire et de l'archéologie nord-africaine, lorsque les sites venaient au jour les uns après les autres, lorsque les monuments et les documents se multipliaient, de Carthage à Djemila, d'Uppenna à Cirta, de Dougga au *limes* tripolitain, et alors que les Musées, les Services du patrimoine prenaient une importance croissante pour donner à voir et préserver une histoire ancienne et contemporaine à la fois, plus ou moins partagée, rarement à parts égales.

Or, il convient d'y insister, en matière de religions – une matière foncièrement historique qui ne prend son sens qu'en relation avec les contextes –, la phase herméneutique s'avère particulièrement délicate, tant les anachronismes menacent. Car les religions de l'Antiquité, il ne faut pas se lasser de le répéter, sont des objets scientifiques étranges, fascinants et complexes, résolument éloignés de nous, qu'il est risqué d'appréhender à l'aune des religions contemporaines, d'un cadre de pensée inhérent aux monothéismes ou marqué au sceau du colonialisme et de la supériorité de l'Occident chrétien. La tentation est forte, alors, de faire

du même avec de l'autre, de minimiser ou de méconnaître l'altérité radicale des religions antiques, de voir du primitif là où il y a plutôt un autre rapport au monde (des ontologies différentes, pourrait-on dire). Se confronter avec l'historiographie, dans une démarche réflexive, permet notamment d'éviter d'organiser les pratiques rituelles en fonction d'une grille de lecture évolutionniste, en considérant inévitablement le monothéisme comme l'aboutissement des polythéismes, selon une vision téléologique qui était jadis celle de Hegel. Le va-et-vient proposé dans chacun des 20 chapitres, entre le passé étudié et le présent de celui qui l'étudie, fait émerger cette tendance à lire l'Antiquité à l'aune du présent, un peu par naïveté sans doute, un peu parce que, depuis l'Antiquité précisément, l'histoire a peiné à se défaire d'une matrice utilitariste qui la place au service des idéologies, des tentations identitaires, des exploitations mémorielles.

Pour les objectiver, un travail sur les catégories de pensée, sur l'armature conceptuelle mise au service de la lecture des religions antiques de l'Afrique du Nord, s'avère particulièrement important. Quelles sont les notions, les catégories, les propositions marquantes qui caractérisent une époque, un courant de pensée, une école, un auteur et qui permettent de déconstruire les échafaudages qui soutiennent ses écrits. Prenons un exemple : José Carlos López-Gómez montre, de manière tout à fait éclairante, combien *Les religions de l'Afrique antique*, un livre paru en 1954, sous la plume de Gilbert-Charles Picard, sont tributaires des liens entretenus par l'auteur avec Jérôme Carcopino et Franz Cumont. Ainsi, la place faite à un prétendu « mysticisme africain », assorti d'une soi-disant prolifération de cultes à mystères à Carthage et au-delà, fait-elle écho à la vision des mutations religieuses élaborée par Cumont et relayée par Carcopino. L'idée selon laquelle ces transformations auraient préparé le « triomphe du christianisme » reflète une sorte de vulgate historiographique qui s'est imposée dès le début du XX^e siècle et qui se prolongera quasiment jusqu'à la fin de ce siècle. Déconstruire ces schémas interprétatifs demande un minutieux travail sur les généalogies scientifiques, sur les héritages et la circulation des idées, les tournants aussi qui marquent le cheminement de la science, tout autre que linéaire. En 1956, dans la *Revue de l'histoire des religions*, Henri Jeanmaire entame son compte rendu de l'ouvrage de Picard en ces termes : « Il faut louer l'heureuse disposition qui a permis de faire tenir dans les 250 pages de ce petit volume un résumé extrêmement dense des données relatives au passé religieux, antérieurement à l'époque chrétienne, de la région qui est aujourd'hui l'Afrique française du Nord ». Pourtant, en 1956, l'indépendance est accordée à la Tunisie et au Maroc, tandis qu'en Algérie la situation est de plus en plus tendue.

L'historiographie des religions, comme l'historiographie tout court, est donc sensible à l'esprit du temps et à l'emprise du politique. Elle réagit aussi aux modes et à ce qu'on appelle aujourd'hui des « tournants ». Même si l'on abuse sans doute de la notion de *turn* dans le domaine épistémologique, les contributions ici rassemblées ont le mérite de souligner divers moments de bascule ou d'évolution marquante dans l'histoire et l'historiographie de l'Afrique du Nord : la victoire de Rome sur Carthage, l'émergence d'un christianisme pluriel, la conquête arabe du Maghreb qui, comme le note d'emblée Hernán Gonzalez Bordas, « marque la fin de l'Antiquité » et entraîne une certaine rupture dans les relations entre les deux rives de la Méditerranée ; l'époque moderne, qui réactive ces contacts et la curiosité de

quelques Occidentaux désireux de découvrir ou redécouvrir cet espace lointain, dont le patrimoine antique, païen et chrétien, devient objet de connaissance ; la colonisation qui fait de l'Afrique du Nord une « chasse-gardée » des Occidentaux, dont le « grand récit » met en avant divers apports bienfaisants, volontiers rapprochés de ceux de Rome, pour justifier une certaine mainmise sur le patrimoine local ; la décolonisation et le post-colonialisme, enfin, qui ont permis d'explorer les formes de résistance et de contre-acculturation, par-delà le vernis romain, et de (tenter de) déjouer les pièges de l'impérialisme culturel. On se doit d'ajouter, concernant les religions antiques plus particulièrement, les renouvellements majeurs apportés, ces dernières décennies, d'une part, par les approches anthropologiques qui ont rendu possible l'étude des situations multiculturelles complexes, en prêtant attention aux formes de cohabitation, transfert et compétition, et, d'autre part, les progrès dus à l'attention portée à la religion « vécue » (la *Lived ancient religion*). Elle implique de prendre en compte l'agentivité des individus et des groupes, les dynamiques fluides qui traversent les sociétés à différents niveaux, les solutions créatives qui en résultent, auxquelles les étiquettes traditionnelles – paganisme, christianisme, judaïsme – ne rendent décidément pas justice.

On doit donc être reconnaissant à Valentino Gasparini, Attilio Mastino et María Fernández Portaencasa, ainsi qu'à tous les contributeurs de ce volume de nous offrir un aussi riche panorama de l'historiographie des religions d'Afrique du Nord. On y croise des voyageurs et des aventuriers, des épigraphistes et des archéologues, des médecins et des militaires, des directeurs de musée et des professeurs d'université, autant d'acteurs qui ont fait l'histoire et l'ont marquée de leur empreinte. Car, comme le rappelle un des auteurs du volume, en évoquant le grand Henri-Irénée Marrou, l'histoire est inséparable de l'historien. Et l'on pourrait ajouter que souvent, peut-être même toujours, un historien est inséparable d'un ou des autres historiens. Ce volume, en proposant une galerie de portraits tout à fait passionnants – Carton, Gauckler, Picard, Le Glay, Poinssot, Bertholon, etc. – permet précisément de retracer les réseaux dans lesquels les savants s'inscrivent. Ceux-ci sont parfois déterminants pour leur pensée et leurs activités. Thomas d'Arcos déjà, qui meurt à Tunis après 1637, correspondait avec le célèbre antiquaire Nicolas Fabri de Peiresc au sujet des antiquités qu'il observait en Afrique du Nord. Le monde savant a quelque chose de tentaculaire et de labyrinthique que ce volume donne à voir en s'attachant au volet relationnel de la production savante. C'est dans l'échange, le dialogue, la confrontation d'idées que la science se construit et se diffuse. Les contributions ici rassemblées montrent comment d'importants débats ont innervé l'historiographie de l'Afrique du Nord et sont parfois encore en cours, comme c'est le cas pour les savants qui s'opposent sur la nature exacte des communautés juives d'Afrique du Nord et les pratiques religieuses qui les caractérisent, ainsi que le rappelle Thomas Villey.

L'archéologie des savoirs ne peut cependant se satisfaire d'une approche par les individus. La science est en effet une production sociale et l'*Homo academicus*, cher à Pierre Bourdieu, est toujours partie prenante des lieux, des espaces, des institutions dans lesquels les connaissances s'élaborent. Pour cerner les apports de Thomas d'Arcos à la connaissance des religions antiques d'Afrique du Nord, il faut certes se tourner vers ses relations avec Peiresc, mais il convient aussi d'exploiter, comme cela a été fait, les archives du consulat français à Tunis qui éclairent ses activités. Nombreuses sont les institutions qui se trouvent placées au

premier plan de ce volume : l'École française de Rome, qui fait de l'Afrique du Nord, un de ses territoires de prédilection, les Directions des Antiquités, les Musées, les Universités, les Ministères et Académies ; on pourrait encore mentionner les revues et collections, ainsi que les colloques donnant lieu à des publications, comme la très riche série de *L'Africa romana*, qui constitue une extraordinaire somme de connaissances en même temps qu'un espace de rencontre inégalé dans ce domaine. Car, comme le montrent plusieurs contributions, la science n'est pas seulement affaire d'idées et de trouvailles : elle a besoin de soutien politique, de moyens financiers, d'un tissu institutionnel, bref d'un maillage concret qui rende les découvertes possibles, qui assure la préservation du patrimoine, qui permette les publications, etc. À cet égard, il est intéressant de noter que les ambitions françaises en Tunisie et en Algérie se sont souvent trouvées brimées par le manque de moyens. Des projets importants tardent à se concrétiser, qui ralentissent ou entravent la circulation des connaissances. Car, en Afrique du Nord comme dans d'autres secteurs de la Méditerranée, le XIX^e et surtout le XX^e siècle est l'âge d'or des grands corpus qui mobilisent des moyens humains et financiers importants : en collectant les inscriptions, les stèles, les monnaies ou les mosaïques, on espère fournir à la communauté savante les outils nécessaires pour proposer des synthèses. Des rapports de fouilles aux ouvrages d'histoire, chacun apporte sa pierre à l'édifice. Qu'il s'agisse de l'essai de Picard sur *Les religions de l'Afrique antique* évoqué ci-dessus ou l'*opus* de Marcel Le Glay sur le *Saturne africain*, avec pour pendant le plus récent *Baal Hammon* de Paolo Xella, le matériau nord-africain est d'une richesse qui nourrit à la fois des études d'ensemble et des travaux sur une région, un site, une divinité, un type de rituel ou une typologie de bâtiments. Dans tous ces travaux, qui témoignent de l'extraordinaire fécondité des antiquités nord-africaines, on observe une science en mouvement qui s'affranchit peu à peu, mais résolument de diverses contraintes – en particulier du cadre colonialiste et nationaliste – mais bute parfois sur telle ou telle *crux* historiographique, comme la question du tophet que Bruno d'Andrea présente de manière si équilibrée, ou celle de la religion libyque si difficile à saisir aujourd'hui encore, qui a longtemps fasciné ceux que la recherche des origines et des « survivances » obsède.

Pour appréhender l'historiographie des religions antiques de l'Afrique du Nord, il ne fallait faire l'impasse sur aucune de ses composantes et il était impérieux de permettre aux lecteurs d'apprécier à sa juste valeur la richesse et la diversité d'un paysage religieux d'une rare complexité. Les enjeux qui s'y rattachent sont remarquablement abordés dans cet ouvrage collectif, y compris celui, fondamental, de la préservation du patrimoine et de son exploitation touristique. En définitive, en tournant le dos à l'idée, défendue par Picard, d'une sorte de permanence et rémanence de ce qu'il appelait « l'esprit religieux des Africains », les études ici proposées historicisent les religions et les analyses qui s'y rapportent. « L'Afrique, écrit Clémentine Gutron (<https://journals.openedition.org/afriques/2006>), est sans aucun doute un terrain privilégié pour envisager le rapport actif du passé au présent et du présent au passé ». Cet ouvrage en apporte une confirmation exemplaire.